

BAIN FORCÉ



I
Le Sieur Acostupoids. — Oui, celui-ci m'a traité ;

pour les machines de toutes sortes, et, justement, l'Exposition de 1878 étant ouverte à ce moment-là, il passait, avec sa mère, toutes ses après-midi du dimanche au Champ-de-Mars, où il tombait en admiration devant les si nombreuses et si complexes merveilles de l'industrie contemporaine.

Ici, encore, rien que des compliments à lui adresser. Il devint un ouvrier modèle ; et, son apprentissage fini, au lieu de flâner le soir chez les marchands de vin avec certains camarades désœuvrés, il rentra à la maison, souriant et gai, racontait des histoires en dînant, et ne cherchait pas d'autre distraction, voyant sa mère heureuse. A l'atelier, on le nommait "Mademoiselle Albertine", à cause de sa sagesse exemplaire de jeune homme rangé ; mais ce n'était qu'une ironie très douce,



II
— ... mais je désire l'essayer.

SIMPLE HISTOIRE

I

Certes, je la plaignais de tout mon cœur, cette pauvre veuve Terrier, dont je connaissais en partie l'histoire ; mais elle me la narra, dernièrement, plus en détail, de sa voix lamentable, et j'en ai encore l'âme toute troublée.

Triste odyssee de déboires, de souffrances, de pleurs ; pas de deuil plus sombre et plus persistant.

Mariée jeune, elle perdit son mari après quatre ans de ménage, restant seule, hélas ! avec un enfant de trois ans à élever. Et, pour cela, pas de ressources. Toutes les petites économies du ménage étaient parties avec la maladie du pauvre homme, et les frais, si tristes, de service et d'enterrement. La veuve, pourtant, à cause de son enfant, ne perdit pas courage ; elle prit du travail de confection, — si peu payé ! — à faire chez elle, et elle travailla assidûment, longuement, sans craindre la fatigue, dormant peu, mangeant à peine, dédaignant sa santé, courageuse au possible.

Mais son petit Albert, son cher mignon, lui, avait ce qu'il lui fallait, une nourriture saine et saine, des soins constants, et il était propre avec cela, et bien habillé, et tiré à quatre épingle ? Puis, quel changement, en grandissant, et qu'elle était heureuse, quelques années plus tard, de le voir lui tenir compagnie à la veillée, pour faire ses devoirs et étudier ses leçons ! Il apprenait ce qu'il voulait. Et sage, et doux comme un ange ! Ah ! la bonne pâte d'enfant, et qu'il était digne d'être aimé, celui-là ! C'était la consolation dans le malheur, la persistance dans le courage, le but dans le labeur constant !

Quand il eut atteint sa treizième année, sa mère le mit en apprentissage chez un ouvrier mécanicien ; il avait toujours éprouvé beaucoup de goût



III
— Qu'est-ce qu'il a donc ? Il m'étouffe.



IV
— Vite ! Il me semble que je me noie.

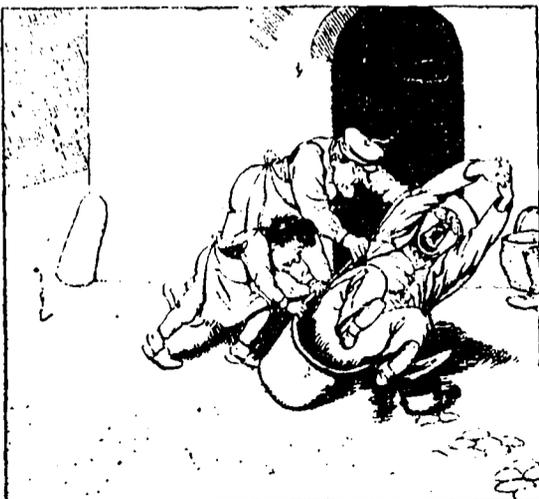
du monde riche. Il aimait, à présent, par les beaux dimanches d'été, à emmener sa mère jusqu'à Suresnes, pour manger une friture dans un petit cabaret rustique, qui donnait l'illusion d'une auberge de campagne. On dînait en plein air, sous un toit de feuilles, comme il disait, et l'on revenait à pied par le bois de Boulogne, en respirant la fraîche haleine des brises et en rêvant sous la douce mélancolie des étoiles.

La pauvre femme était récompensée, au moins, d'avoir élevé son fils ainsi. Mais cet état de choses devait-il durer ? Albert n'en avait encore rien dit, mais, souvent déjà, elle l'avait vu, le soir, silencieux pendant de longues heures, et elle avait vite compris cet état d'âme de la jeunesse, qui, bien que mystérieux encore, explique déjà l'amour naissant.

Elle l'interrogea très discrètement, et elle finit par savoir bientôt qu'Albert avait remarqué une de leurs voisines de la rue, qu'elle connaissait bien, la jolie Jeanne Masson, fille d'ouvriers comme eux, et qu'il désirait de toute son âme : elle aurait préféré vivre seule à seul avec son fils, toujours, mais elle l'aimait tant qu'elle chassa vite cette idée d'égoïsme maternel et qu'au lieu de le dissuader de cette idée d'union qu'il rêvait, car il était bien jeune encore, elle s'offrit tout de suite pour aller faire elle-même les premières démarches près des parents de la jeune fille.

Dans le petit peuple, les fiançailles sont vite conclues. On se voit, on se connaît, on s'estime. Alors, topons là ! c'est entendu ! Donc, dès ce jour-là, les jeunes gens purent se fréquenter, et quel joli couple cela faisait ! Quand Jeanne était au bras de son fiancé, on ne pouvait s'empêcher d'admirer sa belle et franche physionomie, à lui, et, à elle, sa fraîche beauté, sa toilette simple, sa grâce élégante.

Vint le mois d'avril, avec l'azur lavé de ses brouillards, et les premiers rayons et les premières brises. Les deux jeunes gens devaient se marier à cette époque. Se marier au printemps,



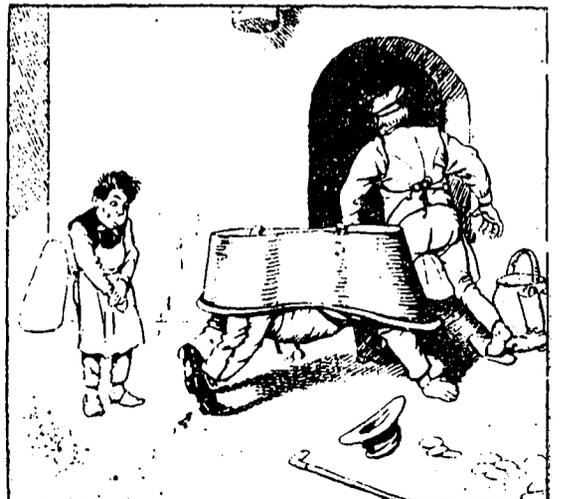
V
— Bien ! En l'air !

sans importance, car tout le monde l'estimait et l'aimait, même les "chincars", qui n'appellent bon ouvrier que celui qui blague comme eux, et comme eux, lève le coude.

Sa mère, cependant, avait certaines appréhensions pour l'avenir. Si, comme son père, le pauvre enfant tombait malade, mourrait jeune ! Pauvre femme, qui, au milieu de son bonheur, ayant souffert, se sentait destinée à souffrir encore ! Ah ! que la vie est fatale à certains !

II

Albert Terrier était devenu un joli garçon, brun, avec de beaux grands yeux noirs, et une fine moustache relevée. Très distingué, avec cela. C'était le type de l'ouvrier intelligent et rangé, qui, avec cette éducation, a autant, sinon plus, d'aristocratie et d'élégance que beaucoup de jeunes gens



VI
— Plus vite que cela ! Vous allez le train de la tortue.